

[*sans nom d'auteur*]

L'incroyable géant



BeQ

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-095

L'incroyable géant

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 820 : version 1.0

L'incroyable géant

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

La pêche à la barbotte

– Alors, Domino ?

Le redoutable vengeur du crime dit :

– Je me demande, Benoît, ce qui te prend...
Augé, rédacteur-étoile au MIDI et le seul à
connaître la véritable identité du Domino noir,
déclara :

– Pourquoi je veux aller à la pêche à la
barbotte ? C'est simple et comique. Tu connais
l'avocat-policeman...

– Pacifique Plante ?

– Justement ; eh bien, je veux lui jouer un
tour.

– Un tour ?

– Oui, tu sais que P. P. est L'ENNEMI NUMÉRO UN

des établissements de jeu de dés vulgairement dénommés barbottes. Je voudrais lui expédier par livraison spéciale toute notre pêche prochaine afin de lui prouver qu'il existe encore des barbottes en masse.

Le Domino éclata de rire :

– Je me demande pourquoi Pé-Pé ne réquisitionne pas mes services. Je lui fermerais toutes ces maisons de vice et de gambling en cinq-secs, moi...

– Alors, tu viens ?

– Oui, oké, mais où ?

– Sur le lac des 2 montagnes.

Bientôt les deux hommes traversèrent le pont de Cartierville, tournèrent à gauche à l'Abord à Plouffe et s'engagèrent sur la route étroite qui déroula devant eux ses méandres de courbes interminables.

Quelques milles plus loin, une arche leur annonça qu'ils pénétraient dans ce Westmount estival des Canadiens français, Laval-sur-le-Lac.

Tout à coup, le Domino pointa le doigt en

direction d'un véritable château qui sortait d'une
dispendieuse verdure savamment peignée :

– J'ai déjà dansé dans ce palais, dit-il.

Benoit observa :

– Ce n'est pas un quêteux que le propriétaire
de ce domaine.

– Non, certes. Qui est-ce ?

– Giles Martin.

– Le gros courtier ?

– Lui-même.

Le Domino rumina :

– Je me rappelle, Benoit, l'origine de sa
fortune. Tu as connu Olivar Asselin ?

– L'as des journalistes de chez-nous ? Mais
oui.

Le Noir reprit :

– Olivar n'était pas qu'un journaliste ; il était
grand expert-consultant en matières de finance.
En octobre 1929, Giles Martin consulta Asselin
qui lui conseilla de vendre tous ses stocks de

Bourse. Martin obéit. Tu sais le reste ?

– Oui, le krach de novembre 29, la dégringolade, les suicides de courtiers, et le sourire vainqueur de Giles Martin, solidement assis sur son stéque.

Le Domino soupira :

– Ce Martin, dit-il, a une louche réputation en affaires. Mais rien de palpable. J'attends le premier fait tangible pour lui rendre ma première visite officielle en ma qualité de D.N.

– Est-il marié ?

– Oui, sa femme Nana me paraît être une excellente personne. Quant à sa fille Ida, elle est d'une très grande beauté.

Benoit, qui pour une fois était au volant de la voiture, obliqua à gauche et bientôt le lac des 2 montagnes parut dans toute sa majesté liquide.

Il stoppa près d'un cottage petit mais cossu.

Le Domino demanda :

– Qui habite ici ?

– Édouard Ostiguy.

– L’avocat ?

– Oui. Je lui ai téléphoné, il m’a envoyé ses clefs par un petit messenger, et la maison, la chaloupe et le yacht sont à nous.

– Nous ne sommes pas pour aller à la pêche à la barbotte en yacht.

– Non évidemment, nous allons prendre la chaloupe.

Benoit ouvrit la porte du garage aquatique, attacha le moteur Johnson à l’arrière de l’embarcation, le fit pétarader et ils s’éloignèrent sur la grande nappe d’eau si traîtresse à ses heures !

II

Au château Martin

Sur la longue et large véranda de Giles Martin plusieurs personnes étaient à déguster de la fine liqueur.

Le vieux Giles causait avec son beau-frère.

Hector Valentin, le jeune amoureux de la très blonde Ida Martin, boudait seul dans son coin, jetant des regards colériques à sa blonde qui flirtait affreusement avec le successeur putatif de Rudolf Valentino, Amoro Celesto, étrange animal de qui se dégageait une immorale peste contagieuse.

Le beau-frère, Alfred Théberge, demanda :

– Tu veux dire Amoro ?

– Oui, tu n'as pas peur qu'Ida devienne amorissima ?

– Oh, elle se débattrait bien toute seule contre ce brigand, si brigand il y a. C'est une batailleuse comme moi ; elle gagnera bien cette bataille sentimentale.

Théberge dit :

– Je vais lui aider un peu, Giles, tu permets ?

– Oui, mais je crains que tu ne t'attires des bosses dans ton rôle de conciliateur.

Alfred se leva et dit :

– Ida ?

– Oui, mon oncle ...

– L'heure est venue de notre partie de tennis quotidienne.

Elle se leva.

Comme l'oncle et la nièce passaient près du jeune Valentin, Alfred lui lança un regard significatif :

– Tchirio !

Il fut récompensé par un sourire misérable et plein de tristesse de l'amoureux.

Bientôt ils furent hors de vue de la maison.

Alfred dit :

– Nous ne jouerons pas au tennis aujourd’hui,

Ida.

– Non ?

– Non, j’ai à te parler. Asseyons-nous sur ce banc rustique.

Il se fit un silence que l’oncle rompit :

– Je n’aime pas cet Amoro Celesto. Je me range dans le camp de Valentin. Tu ne devrais pas agir comme tu agis, Ida ; le double jeu est quelque chose de très dangereux. Ça finit toujours mal.

– Pourquoi n’aimez-vous pas Amoro ?

– Parce que c’est un être louche, au passé indéchiffrable, tandis que...

– ... que ?

– Qu’Hector Valentin est aussi facile à lire qu’un livre ouvert. J’étais le meilleur ami de son père...

Ida éclata de rire :

– Alors, dît-elle, mon oncle, parce que vous étiez tchomme avec le père d’Hector, il faut que je marie son fils.

Soudain, ils frissonnèrent tous deux.

D’une voix basse, grasse et pleine, quelqu’un venait de murmurer en arrière :

– Haut les mains !

Ils obéirent, ébahis.

Se levèrent.

Se retournèrent.

Ce qu’ils virent les cloua sur place.

L’homme portait un mouchoir rouge qui lui cachait la figure au dessous des yeux.

Dans sa main grosse comme un genou de débardeur, il brandissait un revolver.

Mais ce qu’il y avait d’étonnant, de renversant, c’était le physique énorme de l’inconnu.

Il mesurait au moins 6 pieds et demi.

Ses épaules étaient deux fois larges comme

celles d'Yvon Robert.

Il avait le ventre du seigneur mange-gosses dans le conte du petit poucet.

Quant à sa tête, elle avait l'énormité de celle du rhinocéros et de l'hippopotame.

Il ordonna :

– Précédez-moi, et pas de folie, car je tire.

Bientôt ils arrivèrent à une vieille Ford à pédales, authentique ancienneté possédant jusqu'aux fanaux à acétylène, cuivrés.

– Montez à l'arrière, vous, mamzelle, et toi, Celesto, monte en avant près de moi.

– Celesto !

Le géant prenait Alfred Théberge pour Amoro.

Ida dit au géant :

– Vous vous trompez.

– Quoi ?

– Ce n'est pas Amoro Celesto, c'est mon oncle Alfred.

– Oh, yah ! fit le mastodonte.

Il ne les croyait pas.

Que faire ?

Peut-être le hasard ?

Mais le hasard leur fut implacable.

Le géant conduisit la vieille Ford qui, bientôt, obliqua à droite pour s'engager, à l'exemple du Domino et du journaliste Augé, dans la petite route qui menait à la maison d'Édouard Ostiguy.

Sans même l'aide d'un tournevis, de ses mains nues, le mégathérium fit sauter le cadenas de la porte principale du cottage.

Puis, avec un grand calme, il asséna un formidable coup de poing à l'oncle Théberge.

Celui-ci partit pour le pays des rêves.

En guise d'explications, l'énorme inconnu remarqua :

– Ainsi il ne pourra pas faire de pétard.

Ida le regarda avec des yeux remplis de terreur folle.

– Ne craignez rien, mamzelle, ce n'est pas à vous que l'on veut du mal, non, c'est à Amoro

Celesto.

– Mais puisque je vous dis que ce n'est pas Amoro mais mon oncle...

– Me prenez-vous pour un enfant, mamzelle ? Entrez, je vous suis. Et au moindre geste louche, je vous endors.

Il sortit de la cordelette et ficela Ida comme un paquet des fêtes.

Après l'avoir bâillonnée, il quitta les lieux sans donner aucune explication à sa prisonnière.

Dehors, il prit la forme inanimée de Théberge, la souleva comme une plume, la plaça sur son épaule et se dirigea vers le garage aquatique et le yacht au fond duquel il laissa choir l'oncle toujours évanoui.

Il joua avec le démarreur de l'engin qui hésita.

Pétarada.

Rata.

Reprit.

Et finalement se mit à ronfler doucement.

Le yacht glissa hors du garage, prit la mer pour disparaître de l'autre côté d'une petite presqu'île qui s'avançait dans le lac.

III

Le retour du Domino

Quand Benoît Augé ouvrit les portes du garage aquatique, il dit :

– Il me semble qu’il manque quelque chose ici.

– Imbécile, s’écria le Domino, ne vois-tu pas que le yacht est disparu ?

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Oh, une de trois ou quatre choses a pu se produire.

– Quoi ?

– Édouard Ostiguy a fort bien pu nolisier le yacht sans notre permission puisqu’il lui appartient en propre...

– Ou bien ?

– Il a pu permettre à un ami de le prendre comme nous pour la chaloupe.

– Et l'autre alternative ?

Gravement, le Domino dit :

– Ça sent le drame, vieux ; mon 6^e sens vient de se réveiller et il frémit. L'autre alternative est le crime.

– Alors ?

Le Domino ne répondit pas.

Il mit sur sa bouche un doigt vertical, sortit un revolver et fit signe à son lieutenant de le suivre.

Silencieusement, ils s'approchèrent de la demeure d'Ostiguy.

Quand ils virent la porte principale entrebâillée, ils se rencontrèrent en deux regards significatifs et entrèrent dans la maison.

Soudain, un bruit leur parvint.

Il semblait venir d'une pièce à gauche.

En un tournemain, le Domino se fit un autre visage.

Puis il s'avança à pas de loup de la pièce en question.

La porte était ouverte.

Une jeune fille était étendue sur le plancher.

Le Domino lui enleva son bâillon.

Augé, lui, la déficela rapidement pendant que le Noir rassurait la prisonnière :

– N'ayez pas peur, mademoiselle, nous sommes des amis. Celui qui vous parle est le Domino noir...

– Oh, s'écria la fille, rassurée.

Elle sourit :

– Je suis sûre, dit-elle, que votre compagnon n'est nul autre que votre fameux lieutenant...

Le jeune journaliste interrompit pour dire :

– Oui, mamzelle, je suis Benoît Augé. Et vous ?

– Moi ?

– Oui, quel est votre nom ?

– Oh, ça ? Je suis Ida, Ida Martin.

– La fille du riche Giles Martin ?

– Oui.

Le Domino demanda :

– Voulez-vous me dire comment il se fait que... ?

– Volontiers.

Elle expliqua l'enlèvement.

Le géant incroyable de stature.

Son oncle Alfred Théberge.

Le départ de ce géant et de son prisonnier Théberge, à bord du yacht.

Savait-elle le pourquoi de cet enlèvement ?

Non.

– Mais je crois, dit-elle, qu'il s'agit d'une erreur de personne.

– Ah...

– Oui, le géant prenait mon oncle Alfred pour Amora Celesto.

Stupéfait de ce nom étrange, le Domino présenta une figure en point d'interrogation.

– Celesto, dit Ida, est un de nos invités.

Elle reprit :

– Y a-t-il un téléphone ici ?

– Oui.

– Mes parents doivent être inquiets ; je voudrais les appeler.

– Laissez faire ; je vais téléphoner moi-même.

Il s'empara de l'appareil et demanda à l'opératrice de le mettre en communication avec la résidence de Giles Martin.

Puis venant de l'autre bout du fil, il entendit une rude voix masculine dire :

– Allô.

– Je voudrais parler à M. Giles Martin.

– Qui veut parler à M. Martin ?

– Je préférerais le dire à M. Martin lui-même.

– C'est impossible.

– Alors donnez-moi madame Martin.

– NON.

– QUOI ?

Alors le Domino se mit à rire.

Mais à rire.

– J’ai deviné qui vous êtes, dit enfin le vengeur du crime. Police, n’est-ce pas ?

– Oui, je suis Bastien, le chef de police de Laval-sur-le-Lac.

– Eh bien, monsieur Bastien...

– Qui êtes-vous ?

– Avez-vous déjà joué aux Dominos ?

– Oh...

Un silence.

Puis Bastien s’écria :

– Vous êtes le Domino ?

– Oui.

– Eh bien, j’ai de l’ouvrage pour vous ; un meurtre vient d’être perpétré ici. ?

– Je crois que je peux habiller la victime de son nom...

– L’habiller ? Mais parlez-vous au diable, vous ? En effet le cadavre, quand il a été

découvert, était flambant nu.

– Et c’est Amoro Celesto.

Le chef Bastien poussa une exclamation de surprise.

Le Domino demanda :

– Tout le monde qui est supposé être à la maison y est-il ? Non, pas vrai ?

– Vous êtes un sorcier...

Le Domino dît :

– En effet, je suis le petit-fils de madame de Thèbes. Eh bien, je puis vous dire de ne pas vous inquiéter d’Ida Martin ; elle est ici, près de moi ; quant à son oncle, il est parti faire une promenade en yacht avec un gas sorti de l’ancien testament, comme d’une boîte de surprise, le géant Goliath. Bastien... ?

– Oui ?

– Suis-je invité à veiller le corps ?

– Oui, et comment donc !!!

Il ajouta :

– Je suis seul ici ; je suis littéralement débordé.

– Vous avez sans doute appelé la police provinciale ?

– Oui.

– Et... ?

– Le gros Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides, est en route...

–... et il s'en vient avec toute la majestueuse lenteur de la tortue.

Bastien demanda :

– Vous venez ?

– Oui, avec Ida et Augé.

IV

Giles Martin

Le cadavre était encore sur la galerie, nu sous un drap blanc.

Augé dit, en se frottant les mains :

– Quelle merveilleuse nouvelle !

Le Domino reprocha en souriant :

– La mort t’affecte à peu près autant qu’un directeur de funérailles.

Le journaliste disparut à l’intérieur de la maison, à la recherche d’un téléphone dans le but de mettre son chef au courant de la nouvelle.

Le Noir demanda à Bastien :

– De quoi Celesto est-il mort ?

– Étranglé avec un mince fil de fer.

Le vengeur regarda autour de lui.

– Aucune trace de lutte, dit-il. Pendant l'étranglement, la victime aurait dû se défendre avec toute l'énergie du désespoir.

Il s'approcha du cadavre et lui tâta le cuir chevelu :

– C'est bien ce que je pensais.

– Quoi ?

– Le cadavre porte une bosse sur la tête. Cela explique pourquoi il n'y a pas eu de lutte...

– Que voulez-vous dire ?

– Que le meurtrier a rendu Amoro inconscient d'un coup à la tête pour procéder ensuite paisiblement à l'étranglement... Bastien ?

– Oui, Domino ?

– Avez-vous questionné la maisonnée ?

– Oui.

– Les résultats ?

– Nuls.

– Comment ça ?

– Bien, vous comprenez, Domino, Giles Martin est un des plus importants contribuables de Laval ; il m’a envoyé paître, et j’ai dû prendre mon trou, car il pourrait me faire perdre ma position dans le temps de crier BINE !

Un vague bruit de sirène se fit entendre.

Peu à peu, la plainte se précisa, déchirant les tympans.

– Il n’y a pas de doute, fit le Domino, c’est le gros Belœil qui klaxonne son imbécilité.

Il avait raison.

C’était Théo.

Il serra la main de Bastien. Désignant le Domino, il demanda :

– Qui est cet homme ?

– Quel est le gas qui a la désagréable habitude d’arriver avant toi sur les lieux du crime ?

Théo, ahuri, regarda le vengeur de la tête aux pieds.

Le Domino égrena son petit rire sec, bien à lui.

– Ça parle au diable ! s’écria Belœil, le

Domino !

Celui-ci demanda :

– Est-ce la guerre ou la paix ?

– Hein ?

– Travailles-tu sous mes ordres ou te rendrai-je ridicule-une xième fois ?

Belœil, mortifié, dut baisser pavillon, car ça ne payait point de contrarier le Domino.

Il dit donc :

– C'est la paix. Commande.

– Nous allons interviewer le maître de la maison. Si nécessaire, comme probablement ce le sera, traite Giles Martin roffement.

– Oké.

Un serviteur passait, serviteur idéal au caractère visqueux comme une anguille.

– Ton nom ? fit le gros Théo.

– Georges pour vous servir, monsieur.

– Quel est ton titre ici ?

– Butler.

– Très bien, Georges Butler, conduis-nous à ton maître.

– Il est dans les appartements particuliers de madame.

– Alors qu’attends-tu ?

– Suivez-moi, messieurs.

Ils traversèrent la maison.

Puis Georges frappa discrètement à une porte.

Une voix brusque, colérique, demanda de l’intérieur :

– Qui va là ?

– Police, ouvrez.

– Non.

Belœil éleva le ton et cria presque :

– Au nom de la loi, je vous ordonne d’ouvrir.

– Allez au diable !

– Très bien, alors, vous l’aurez voulu.

Il recula de quelques pieds, fonça comme un taureau en rut et défonça la porte de son premier coup d’épaule.

Le Domino le précéda dans la pièce.

Giles Martin était debout devant eux, le regard fulgurant. Assise dans un large fauteuil, Nana sa femme se faisait toute petite comme une chatte qui dort en rond faisant son rouet.

Mais elle ne dormait pas.

Non.

Elle pleurait doucement.

Belœil s'adressa à son mari :

Il lui demanda sauvagement :

– Vous prenez-vous pour le roi d'Angleterre ?
Sachez que vos menaces futures n'auront aucun effet sur moi. J'ai quelques questions à vous poser ; y répondrez-vous ?

– Non.

– La loi...

Giles Martin interrompit :

– N'essayez pas de m'emplir avec votre loi ; je viens de téléphoner au meilleur avocat criminaliste de Montréal. C'est mon droit strict de ne pas répondre aux questions de la police.

Seul un juge peut me forcer à parler, et cela, rien qu'en cour, dans la boîte aux témoins ; il y a trop longtemps que les citoyens pusillanimes laissent la police violer impunément toutes les lois possibles et imaginables. Apprenez que vous ne me roulerez pas, MOI !

Le Domino et Belœil se regardèrent.

Ils étaient littéralement estomaqués.

Martin avait raison.

Rien dans la loi ne l'obligeait à parler.

Le regard de Théo indiquait clairement qu'il ne pouvait plus faire face à la musique et qu'il implorait le secours du vengeur.

Le Domino comprit :

– Vous êtes, dit-il, entièrement dans votre droit en refusant de répondre à nos questions, M. Martin ; mais...

– Mais ?

– Mais nous avons, nous aussi, un droit, celui de vous détenir comme témoin important de la couronne, en prison, derrière de vulgaires et

honteux barreaux. N'oubliez pas d'ailleurs que, comme il s'agit d'une cause de meurtre, il n'y aura point de cautionnement possible pour vous... Que décidez-vous ?

Théo sortit de sa poche une paire de menottes dont il débarra les deux bracelets d'acier.

Martin pâlit :

– Vous pouvez me questionner, dit-il.

– Bien, c'est mieux ainsi.

Le Domino poursuivit :

– Voulez-vous me citer les noms de vos invités ici ?

– D'abord, il y a Hector Valentin.

– Détaillez.

– Hector est un jeune homme sage, rangé, romanesque ; c'est le cavalier de ma fille Ida.

– Parlez-nous donc d'Alfred Théberge...

– Mon beau-frère est le meilleur de tous les bons diables.

– Son état de fortune ?

– Florissant.

– Et les autres ?

Bien, il y a une grosse bonne femme.

Martin se tourna vers son épouse et demanda :

– Quel est le nom de la baccaize ?

– Imelda Germain.

– Et quel genre de femme est cette Imelda ?

– Veuve d'un mari riche, elle se la coule douce et a deux amours particuliers...

– Ah...

– Oui, le bridge et le bingo.

Le Domino demanda à Martin :

– Comment se fait-il que vous ne connaissiez même pas le nom de vos invités ?

– Parce que ce ne sont pas mes invités ; ce sont ceux de ma femme. Ma femme est snob, je ne le suis pas ; alors ses invités à elle, je me contente de les ignorer comme s'ils étaient ma première couche.

Le Noir s'adressa alors à Nana :

- Voulez-vous, madame, continuer votre nomenclature ?
- Attendez un peu... il y a Mimi Doré...
- Avec ce nom-là, c'est sans doute une actrice ?
- Oui, une ancienne danseuse de burlesque.
- Dans le genre de Gipsy-Rose Lee, de Peaches et de Lili Saint-Cyr ?
- Justement.
- Et les autres ?
- Bien, il y a le mari de Mimi Doré.
- Son nom ?
- Anselme Ladieu.
- Riche ce Ladieu ?
- Très. Il a fait sa fortune dans les mines abitibiennes.
- Est-ce tout ?
- Je crois que oui.
- Non, madame, vous vous trompez.
- Vous oubliez le principal, le cadavre...

– Oh !

Nana pâlit.

Le Domino questionna :

– Vous connaissiez bien Celesto ?

– Comme ci, comme ça.

– Pourquoi l’avez-vous invité ?

– Oh, lui ou un autre, du moment que la maison est remplie, ça fait du mouvement, de l’action, c’est amusant...

V

Nana Martin

Le Domino referma la porte.

Belœil demanda :

– Que faisons-nous maintenant ?

– Toi, Théo, tu vas me trouver la raison de la nudité du cadavre. Nana a menti ; alors moi, je me cache ici quelque part, à proximité de cette porte ; j'épie, je guette, j'espionne.

Il se cacha derrière un gros palmier.

Et attendit.

Mais pas longtemps.

Bientôt la porte s'ouvrit..

Nana et Giles sortirent.

Le Domino les suivit à pas feutrés.

Dehors, ils s'engagèrent dans une allée bordée de conifères savamment taillés.

Martin dit à sa femme en désignant un banc rustique :

– Assieds-toi là.

Pâle, les lèvres remuant dans une lippe, elle obéit.

Le Domino, caché derrière un bosquet, écoutait...

Il vit Martin s'approcher de sa femme et lui appliquer sur la joue une gifle sèche, plus offensante pour l'amour-propre que physiquement.

– Il ordonna :

– Maintenant parle !

Elle éclata en sanglots.

Il sortit de sa poche un petit livret vert de compte d'épargne bancaire.

– Oh, s'écria-t-elle, tu as fouillé dans mes affaires !

– Oui, et j'en ai appris de belles. Je t'avais

déposé \$20,000 à la fin de juin à la banque canadienne nationale de Saint-Eustache. Or ton livre de banque te dénonce, toi et tes manigances. Il ne te reste plus que \$377. Où est allé le reste ?

Elle ne répondit point.

Il s'approcha d'elle.

Instinctivement, elle se retira, pensant à la récente gifle.

Mais avec une surprenante tendresse, il prit la figure de sa femme entre ses mains et murmura :

– Nana, ma Nana, je t'aime, tu le sais bien. Tu seras d'avance pardonnée si tu m'avoues la vérité.

Il fit un silence pour que sa femme se pénétrât bien de ses paroles affectueuses, puis il suggéra :

– Tu étais la victime d'un chantage, n'est-ce pas ?

Après une longue hésitation, elle murmura :

– Oui, Giles.

– Celesto ?

– Oui.

– Tu l’aimais ?

– Ou... i,... non, je ne savais pas. Oh, j’ai été folle, Giles, folle, pardonne-moi.

Une peine intense altérait la physionomie du mari.

Il demanda, assoiffé de la lie de la vérité :

– Tu as fais tout, tout, avec ce gigolo ?

– Hélas...

– Oh, pourquoi ? Pourquoi ?

Elle se jeta au cou de son mari :

– Oh, Giles, mon Giles, je ne veux pas justifier ma conduite odieuse ; cependant laisse-moi t’expliquer ; admets que tu ne t’occupais guère de moi...

L’homme tressaillit :

– Oh, fit-il, moi qui travaillais, qui amassais de l’argent, toujours de l’argent, pour toi...
DouceMENT, elle dit :

– Giles, la femme ne vit pas que d’argent. Les millions n’embrasent ni le cœur ni l’âme féminine, ce sont les caresses. Oh, pourquoi

m'as-tu privée d'amour ?

Il la serra longtemps dans ses bras.

– Je suis coupable, moi aussi.

Finalement, il avoua :

Soudain, ses traits se firent inquiets :

– Dis-moi franchement, Nana, as-tu tué ce saligaud d'Amoro ?

– Ciel non.

– Avec quoi te faisait-il chanter ?

Tout de suite, il reprit :

– Avec des lettres, je suppose ?

– Non, Giles, avec des photos.

– Truquées ?

– Hélas non.

– Maintenant, dit-il, passons aux autres invités.

– Oui, mon chéri.

– Depuis combien de temps connaissais-tu la grosse bacaize ?

– Imelda Germain ?

– Elle-même.

– Mais je ne la connaissais pas du tout.

– Hein ?

– C’est ainsi.

Martin se gratta la tête.

Il finit par dire :

– Ah, je crois comprendre. Imelda est arrivée avec Mimi Doré et Anselme Ladieu, je suppose...

– Non.

– Alors... ?

Nana révéla :

– Je ne connaissais non plus ni Mimi ni Ladieu.

– Comment se fait-il que ces trois parfaits étrangers se soient installés en invités d’honneur chez nous ?

– C’est à cause de Celesto.

– Il t’a demandé de les recevoir.

Dans une rage froide, Nana ricana :

– Demandé ? Oh, la, la, il a exigé, menacé de ses odieuses photographies.

– Ah, l’animal ! je regrette donc qu’il soit mort... Nana ?

– Oui, mon mari...

– Pourquoi le gigolo te faisait-il donner le gîte et le manger à ces trois inconnus ?

– Je n’en sais rien.

– Tu ne le lui as pas demandé ?

– Si.

– Et ?

– Et il a glissé, changé de sujet de conversation...

Giles demanda de nouveau :

– C’est bien vrai que tu n’as pas assassiné Celesto ?

– Oui, mon chéri, mais pourquoi me redemandes-tu cela ?

– Parce que je t’aime, Nana.

VI

Georges et Imelda

Quand le Domino arriva sur la galerie, Lafontaine, le médecin légiste, venait de terminer l'examen du cadavre que des officiels étaient à embarquer dans le fourgon de la morgue.

Quant à Paulot, l'expert provincial, il était à relever des empreintes.

– Inutile, lui dit le Domino.

– Comment ?

– L'assassin habitait cette maison.

– Vous savez qui ?

– Oui.

– Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ?

– Parce qu'il y a un énorme distance entre le savoir et pouvoir le prouver légalement devant

les tribunaux.

Belœil arrivait.

Le Noir lui demanda :

– As-tu découvert la cause de la nudité du cadavre ?

– Oui et non.

– Comment ça ?

– Georges, le butler, a examiné les deux placards dans la chambre de Celesto. Il manque un complet-brique.

Le vengeur rumina.

Réfléchit.

Puis il dit :

– Alors c'est clair, l'assassin a déshabillé le cadavre et est parti avec les vêtements.

Belœil dit :

– Pourquoi ?

– Je te donne la tâche d'en découvrir la raison.

Silencieusement, le Domino s'éloigna en direction de la chambre d'Amoro.

À la porte de celle-ci, il s'immobilisa.

Un vague petit bruit lui parvint de l'intérieur.

Il se pencha et regarda par le trou de la serrure.

Tiens, tiens.

La grosse bacaize était là.

Sans nul doute Imelda Germain.

Il tourna lentement la poignée.

La porte s'ouvrit.

Imelda leva la tête :

– Q'ui êtes-vous ?

Le Domino dit :

– Police. Que faites-vous ici, madame Germain ?

Elle mentit affreusement mal :

– Je... je me suis trompée de chambre.

– Vraiment ! Et c'est en fouillant dans des tiroirs et un peu partout que vous vous êtes aperçu de votre erreur.

Il insista :

– Que cherchiez-vous donc ?

– Mais... rien.

– Vous rougissez, madame, et on ne rougit pas quand on dit la vérité. Ne sont-ce pas des photographies que vous cherchiez ?

Il tourna le bistouri dans la plaie :

– Des photographies compromettantes ?

– Oh...

– Puisque vous êtes veuve, madame, vous pouvez avouer en toute sécurité que votre ex-
amant vous faisait chanter. D'ailleurs, je sais
pertinemment que ce n'est pas vous qui avez
assassiné cet inferno qui se faisait appeler
ironiquement Celesto.

Imelda faiblit.

Raconta sa chute.

Les photos.

Le chantage odieux.

Elle finit par avouer candidement :

– Moi qui croyais qu'Amoro m'aimait !

Le Domino lui regarda le visage ridé, défait, d'où deux bajoues tombaient comme deux longues barbes.

Puis son regard se baissa sur les formes molles de sa poitrine qui faisaient cohabitation avec son ventre énorme.

Il sortit, ferma la porte et murmura :

– Ce que les femmes peuvent être poires !

Sa conscience le força à ajouter :

– Et quant à ça, les vieux beaux aussi !

VII

Mimi et Anselme

Le Domino vit Mimi Doré et son mari Anselme Ladieu traverser la véranda du pseudo-château et s'engager dans une allée qui, celle-là, était bordée de magnifiques rosiers.

Bientôt, l'homme et la femme s'immobilisèrent.

Ils n'avaient pas remarqué le Domino qui les suivait.

Précipitamment, il s'accroupit derrière la haie de roses.

Anselme prit Mimi par les épaules et la secoua rudement.

Il dit :

— Je ne sais ce qui me retient de te casser en

deux comme un fagot.

Jouant son rôle d'innocence naïve, elle questionna :

– Mais qu'ai-je donc fait de mal, Anselme ?

Celui-ci lui cracha à la figure :

– Voleuse ! s'écria-t-il.

– Quoi ?

– Tu étais, tu as toujours été et tu es encore une mauvaise actrice. Te rappelles-tu quand je t'ai connue ? Tu n'en menais pas large dans ta petite chambre à trente sous, sans ouvrage... Bientôt, tu n'aurais eu que la rue pour tout partage, sans mon arrivée inespérée.

Il reprit en la secouant rudement :

– Tu es pire qu'une prostituée ; car la prostituée agit franchement et ne se cache pas derrière une vertu faisandée. Me faire cela à moi, moi qui t'ai élevée, épousée comme un ficher, moi qui t'ai comblée, bourrée de cadeaux et d'argent, qui ai fait pour toi une vie de velours et de ouate.

Elle se cramponna à son dernier espoir, espoir

qu'Anselme ignorait le pire de sa conduite.

D'un air de fausse innocence, elle demanda encore :

– Mais qu'ai-je donc fait de mal ?

– Ce que tu as fait de mal, grue ? Tu veux le savoir, hein ? Tu ne sais pas au juste ce dont je suis au courant ; mais tu vas à la pêche inutilement ; le gros poisson a été pris. C'est moi qui l'ai embarqué dans la chaloupe. Je suis comme l'ancienne revue française : JE SAIS TOUT !

Mimi tremblait comme une feuille au vent.

Anselme reprit :

– J'ai dans ma poche un document. Il n'est pas besoin d'être un Sherlock Holmes ou un Domino noir pour faire les déductions élémentaires qui ressortent de ce bout de papier.

Il sortit de sa poche un chèque :

– Tu sais que j'ai la mauvaise habitude de signer des chèques en blanc. Eh bien, tu m'en as volé un.

« Le voici.

« Je lis...

MONTRÉAL, 17 AOÛT 1947.

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

BUREAU CHEF DE MONTRÉAL

Payez à l'ordre de MIMI DORÉ LADIEU...

\$15,000. Quinze mille dollars et 00-100...

Anselme Ladieu.

Le signataire du chèque tourna celui-ci à l'endos et déclara :

– Saligaude, tu as commis la grave erreur, après avoir endossé ce document, de le donner à quelqu'un qui a endossé, lui aussi, en dessous de toi. Or ce quelqu'un, c'est Amoro Celesto, le mort.

Mimi alors s'effondra :

– Oh, Anselme, dit-elle, je te prie, je te supplie de me pardonner. Je vais tout t'avouer.

Il ricana :

– Ainsi, tu étais sa maîtresse ?

Elle baissa la tête.

Rougit.

Et murmura faiblement :

– Oui.

Poursuivant son interrogatoire impitoyable, le mari cocu reprit :

– Tu as découvert bientôt que Celesto n'était pas un amant de cœur mais bel et bien un maître-chanteur ?

– Oui.

– De quelle arme se servait-il pour te forcer à chanter ? De lettres d'amour compromettantes, je suppose ?

– Non.

– Quoi donc alors ?

– De photos.

Il remarqua en ricanant de nouveau :

– Les maîtres-chanteurs se modernisent...

– Combien as-tu donné de mon argent à ce

gigolo, à part le chèque de \$15,000 volé, oui, volé par toi ?

– Oh, je ne sais pas, je ne sais plus...

– Combien te reste-t-il d'argent ?

– Oh, une dizaine de piastres.

– Tu les as sur toi ?

– Oui.

– Donne.

Honteuse, elle ouvrit sa sacochette.

À ce moment, il la lui arracha brutalement, en vida tout le contenu par terre et dispersa poudrette, rouge à lèvres, compact et piastres, de plusieurs coups de pieds violents.

– Tu étais nue comme ver quand je t'ai mariée ; je vais être généreux, moi.

Il ricana :

– Je vais te permettre une robe gingham ; et tu vas me laisser le reste ; car tu t'en vas, je te chasse. Elle s'écria :

– Mais mes bijoux ?

– Les bagues, les diamants, les pierres précieuses, les colliers de perles demeureront en possession de celui qui les a payés.

– Non, non, ils sont à moi.

– Ils ne sont pas à toi, mais à une personne qui n’a jamais existé ailleurs que dans mon imagination.

– Très bien, la loi décidera.

– Alors, tu refuses de me laisser les bijoux ?

– Oui.

– Oké, je t’accuse du meurtre. Tu as tué cet infernal Celesto parce qu’après t’avoir saignée à blanc, il en voulait encore. Le chantage est considéré par la police comme un merveilleux mobile de meurtre.

Elle garda le silence.

Il reprit :

– Alors, je garde les bijoux ?

– Oui, murmura-t-elle.

– Scramme, mets ta robe de gingham et laisse tout le reste, valises incluses ; tu joueras du pousse

sur la route ; quelque automobiliste, fiche comme moi, succombera bien aux charmes de ton kisseur et te fera monter près de lui.

VIII

Georges et Georgette

Belœil et Bastien étaient dans un petit boudoir dont l'atmosphère était vaguement embaumé d'un coty d'avant-guerre.

Le Domino entra.

Après s'être assis, il demanda à Belœil :

– Tu as découvert la raison de l'étrange nudité cadavérique ?

– Non.

Le Domino n'eut pas le temps de craquer aimablement son amical ennemi de toujours : le gros Théo. On venait de frapper à la porte.

– ENTREZ !

C'était Georges, le butler.

Il s'approcha timidement du trio et dit, soumis,

hésitant, plein de servilité :

– Je ne voudrais pas déranger ces messieurs ; mais je crois avoir découvert quelque chose d'important.

– Quoi ? fit le Domino.

– Une disparition.

– Qui est disparu ?

– Ce n'est pas un homme, mais une auto qui n'est plus à sa place dans le garage.

– Une des voitures de Giles Martin, je suppose ?

– Non, c'est le Kaiser de feu monsieur Celesto.

Le Domino tressaillit.

Belœil, lui, sursauta, bondissant hors de son siège.

– Je l'ai la solution...

– Oh yah !

– C'est évident ; ça crève les yeux, le tueur a volé la voiture de la victime pour s'enfuir avec.

S'adressant au vengeur, il dit :

– Que penses-tu de mon idée ?

Le Domino haussa les épaules et dit :

– Ton principal défaut, Théo, est de sauter trop vite aux conclusions, sans te servir des principales données du problème.

– Que veux-tu dire ?

– Laisse faire, je me comprends et, pour le moment, c'est suffisant, oui, amplement.

Le Domino vit Georges, toujours là, debout, dans une attitude respectueuse.

Il demanda au butler :

– Vous avez d'autres renseignements ?

– Oui, un.

– Lequel ?

– Une seconde disparition et, cette fois, il ne s'agit pas d'une automobile, mais d'une personne.

– Qui ?

– Georgette.

– Qu'est cette fille ?

– C'est la servante personnelle de madame Martin. À la demande de madame, je l'ai cherchée partout, elle est introuvable. Étrange, n'est-ce pas ?

Belœil dit :

– Une autre victime !

Le Noir railla :

– Décidément, Théo, tu es le champion des sauteurs aux conclusions.

Il demanda à Georges :

– Depuis combien de temps cette Georgette était-elle ici ?

– Depuis le début de l'été.

– Savez-vous par qui elle a été recommandée ?

– Non, monsieur, je ne sais rien de ses références.

– Très bien, avez-vous autre chose à nous révéler ?

– Non.

– Alors, vous pouvez disposer.

Le butler sortit.

Le vengeur réfléchit.

Puis il dit :

– Je vais aller interviewer de nouveau madame Martin.

À ce moment même, on frappa à la porte qui s'ouvrit.

Giles et Nana, sa femme, parurent.

Ce fut Martin qui parla le premier :

– Vous ai-je dit que j'étais prêt à coopérer avec vous ? En tout cas, je vais non seulement prouver ma coopération, mais celle de mon épouse...

Le Domino l'arrêta d'un geste.

Puis il dit :

– Madame Martin, je vais vous mettre à l'aise ; personne ne vous soupçonne de meurtre. Et moi, pertinemment, je vous assure qu'avec la preuve que j'ai devant moi, il est impossible que vous soyez coupable. Maintenant, qu'avez-vous à

nous dire ?

Elle raconta ce que le lecteur sait déjà.

La disparition de l'auto.

Celle de Georgette.

Quand elle eut fini, le Domino questionna :

– Cette Georgette vous a fourni des bonnes références lorsque vous l'avez engagée ?

– Oui et non.

– Que voulez-vous dire ?

– Georgette m'a été recommandée par Amoro Celesto...

Un silence de stupeur se fit dans la pièce.

Au bout d'une grosse minute, le Domino demanda :

– Celesto vous a-t-il simplement recommandé cette Georgette ou bien ne vous l'a-t-il pas plutôt imposée ?

– Vous avez raison, il me l'a imposée.

– Savez-vous pourquoi ?

– Non.

IX

Ida Martin et Hector Valentin

La nuit se passa sans incident.

En se levant, le noir vit Augé qui dormait dans l'autre lit jumeau.

Il le secoua :

– Aye, Benoît, tu as complètement oublié les barbottes à Pacifique Plante.

– Laisse faire ; plus elles seront pourries, plus l'original cadeau sera comique...

Le vengeur s'habilla.

Puis en bâillant, il se dirigea nonchalamment vers l'une des deux fenêtres de la chambre.

La matinée était moite et ensoleillée.

Soudain, le Domino se raidit.

Ida et son cavalier, Hector Valentin, sortaient de la maison et s'engageaient dans l'allée des rosiers.

Réellement, pensa le vengeur, je n'ai jamais, de toute ma vie, commis l'abominable péché qui consiste à épier indiscrètement, autant de fois que dans la présente affaire. Allons...

Il alla.

À son arrivée insoupçonnée, Ida était à dire :

– Espèce de fou jaloux ; adorable idiot, tu ne pouvais pas avoir plus confiance en moi que de me croire en amour avec ce gigolo de Celesto ?

– Alors pourquoi étais-tu si empressée auprès de lui ? Pourquoi lui faisais-tu tant de mamours ?

– Tu sais que ma pauvre maman était infatuée du gas. Je flirtais avec Celesto pour prouver son erreur à maman et pour lui montrer que le mort n'était qu'un vulgaire courailleux et un exploiteur professionnel de femmes.

Hector demanda :

– Tu le jures ?

– Mais oui, car ce soupçon, cette jalousie nous abaissent tous deux.

Ils s’embrassèrent.

Longtemps.

Voluptueusement.

Le Domino s’éloigna en marmonnant :

– Ça, si j’étais resté témoin de la scène d’amour, ça, ça aurait été une indiscretion coupable.

Il se parla de nouveau :

– Évidemment, car ce n’est pas une affaire d’amour mais une affaire de meurtre sur laquelle nous enquêtons.

X

Le piège

Le Domino avait réuni madame Martin et la veuve Imelda Germain.

Il n'avait pu obtenir la présence de Mimi Doré, car elle s'était enfuie sur les ordres de son rude mari.

En robe de gingham.

Sans bijoux.

Sans valise.

Il dit :

– Mesdames, êtes-vous prêtes à m'aider ?

Anxieusement, elles répondirent :

– Oui.

– Oh oui.

– Bien, mesdames, après des recherches parfaites, je puis vous dire que les photos criminelles ne sont pas dans la maison. Ça veut dire qu'un inconnu les a en sa possession. Cet inconnu va probablement vous faire chanter. S'il vous écrit, vous me ferez voir ces lettres dès leur arrivée ?

– Oui.

– Certes.

Le Domino reprit :

– Mais je ne crois pas que le maître-chanteur écrive. Car scripta manent. Par contre, si les écrits demeurent, les paroles s'envolent, verba volant... Le bandit va probablement vous téléphoner.

Il demanda à Nana :

– Vous avez combien de téléphones ici ?

– 7.

– Tous sur la même ligne ?

– Oui.

– Alors quand le maître-chanteur vous

appellera, dites-lui que vous n'avez plus d'argent liquide. Offrez-lui des bons de la victoire au porteur. S'il kicque, expliquez-lui que votre compte de banque est vide, que vous craignez de demander de l'argent à votre mari, madame Martin, et à votre famille, vous, madame Germain, parce que mari et famille semblent se douter de quelque chose... Entendu ?

– Entendu.

Le Domino expliqua ;

– Un constable provincial sera constamment devant un de vos téléphones ouverts et il prendra votre conversation en sténographie.

*

Quelques heures plus tard...

Le téléphone sonna.

La prédiction du Domino allait-elle se réaliser ?

Le constable provincial dit :

– Résidence d'été de monsieur Giles Martin.
Une voix inconnue, curieuse, étrange comme si elle était filtrée par un mouchoir ou du coton à fromage, demanda :

– Qui parle ?

– Georges.

– Ah, le butler ?

Le constable mentit de nouveau :

– Oui, c'est le butler. À qui voulez-vous parler ?

– À madame Nana Martin.

– Une minute s.v.p.

Un silence...

Puis la voix de Nana se fit entendre.

– Oui ?

– Madame Martin ?

– Oui.

– J'ai des photos à vous vendre. Vous comprenez ?

– Oui,

– Êtes-vous prête à payer \$5000 pour ces portraits qui vous font voir en costume fort... négligé avec Amoro ?

– Je serais bien prête si j'avais de l'argent...

– Demandez-en à votre mari.

– Impossible ! monsieur.

– Pourquoi ?

– Je n'ai plus un sou en banque et je n'ose en demander à Giles parce qu'il se doute de quelque chose...

– Prenez garde, je pourrais fort bien envoyer ces photos à M. Martin.

– Voici ce que je peux faire : j'ai 5000 piastres en bons de la victoire. Ils sont inoffensifs parce qu'au porteur. Les voulez-vous ?

Il y eut un long silence.

Puis la voix déguisée reprit :

– Très bien, j'accepte. Voici mes instructions : Empaquetez ces obligations gouvernementales dans un papier sans individualité et adressez-le à JEAN-BAPTISTE TREMBLAY, poste restant, Saint-

Eustache, Qué.

– C'est tout ?

– Non. Vous déposerez ce paquet aujourd'hui même, au bureau de poste afin qu'il soit là ce soir quand j'irai le chercher.

– Bien.

– C'est sûr ?

– Oui.

N'oubliez pas, madame Martin, que si vous faites du fligne-flagne, c'est vous qui serez la perdante.

XI

Au bureau de poste

Le bureau de poste de Saint-Eustache est en même temps hôtel de ville, salle paroissiale et agence de l'électricité shawinigan.

Le Domino était avec les employés derrière les guichets, en compagnie du butler Georges.

Pourquoi Georges était-il là ?

Le Noir se doutait que le crime avait été commis par un habitué de la maison de Giles Martin.

Il avait amené le butler dans le but d'identifier plus rapidement le maître-chanteur qui viendrait chercher le paquet de bons de la victoire.

De l'autre côté des guichets, Belœil, bien déguisé, et deux flics provinciaux montaient la garde.

Il était entendu que dès que le maître-chanteur révélerait sa présence, le Domino lèverait la main droite.

Alors Belœil et ses deux acolytes sauteraient sur le bandit et le maîtriseraient.

Soudain, un homme s'approcha du guichet de la poste restante.

Il demanda à la commise :

– Des lettres ou des colis pour J.-B. Tremblay ?

– Une minute s.v.p.

Le Domino leva la main droite.

Quelques instants plus tard, le maître-chanteur s'en allait, emmenotté, avec les deux dicks de chaque côté de lui, et le gros Théo qui battait la marche en avant, tel un directeur de funérailles.

Le butler dit au Domino :

– Vous savez ?

– Quoi ?

– Je le connais ce gas-là.

– Qui ?

– Le maître-chanteur.

– Ah, ah... ?

– Mais c'est curieux, je ne peux pas le placer.

Le Domino dit :

– Tu le placeras bien quand tu auras eu la chance de l'étudier, de le regarder bien en face. Viens...

XII

La bombe éclate !

DANS LE BUREAU DE Belœil.

À la sûreté provinciale.

Dans le vieux palais de justice de Montréal.

À part Belœil, il y avait là :

Georges.

Le Domino.

Et le maître-chanteur inconnu.

Le butler le mangeait des yeux.

Georges était intrigué.

Soudain, la compréhension se fit en lui.

Bêtement, il dit :

– Cet homme est une femme !

Le gros Théo explosa :

– QUOI ? ? ?

– –C’est Georgette.

– La bonne de madame Martin ?

– Oui.

Belœil demanda à la femme-homme :

– Admettez-vous ?

Il ou ELLE ne répondit pas.

Théo reprit :

– Très bien, je fais venir une de nos matrones ; elle établira votre sexe.

– Non, non, inutile. J’admets être Georgette.

Rapidement, le Domino demanda :

– Pourquoi avez-vous volé le char de Celesto ?

Elle tomba dans le panneau.

Avalant l’appât du vengeur, elle dit :

– Je ne l’ai pas volé.

– Comment ça ?

– Amoro Céleste était mon mari.

– L’avez-vous assassiné ?

– Hélas non.

Belœil dit :

– J’en doute.

Le Domino insulta Théo du regard :

– Je suis sûr, dit-il, que Georgette n’a pas assassiné son mari.

– Merci, monsieur.

– Alors Belœil, il ne te reste qu’une chose à faire.

– Quoi ?

– Arrête Georgette pour tentative de chantage.

S’adressant à l’épouse de Celesto, le Noir dit :

– Peut-être serait-il en mon pouvoir d’obtenir une sentence suspendu du magistrat qui aura votre sort en mains, si vous vouliez me mettre au courant de votre passé commun à vous et Celesto.

– Volontiers, monsieur.

Elle lui raconta sa vie sordide avec Amoro.

Leurs crimes.

Celesto faisait chanter ces dames.

Quand ils avaient assez d'argent, ils faisaient la noce comme des millionnaires.

Lorsque l'argent manquait, c'était un autre chantage, suivi d'une autre farambole orgixaque.

Et ainsi de suite...

XIII

Le yacht

Le Domino, Augé et Belœil étaient assis dans le même petit salon où ils avaient interviewé Georges et les Martin.

Au dehors il faisait un orage de tous les diables.

Les gouttelettes de pluie claquaient bruyamment contre les vitres.

Le vent qui sifflait faisait trembler les arbres.

Les éclairs sillonnaient le firmament et le tonnerre pétaradait ses grondements éclatants.

Belœil regarda le Domino immobile et silencieux.

Il demanda au Noir :

– Quand donc cesseras-tu de faire du flafla ?

De te prendre pour l'ombilic du monde, nous autres les astres gravitant autour de toi ?

Le vengeur sourit.

Avec une rancune affectée Théo lui dit :

– Fais donc pas le sphinx. Donne-moi le nom de l'homme ou de la femme assassin.

– Pas si vite, vieux.

– Est-ce Georgette qui a tué son mari ?

– Imbécile, dit le Domino.

– Alors ce n'est pas Georgette ?

– Non.

– Qui est-ce alors ?

Avec une supériorité agaçante, le Noir dit :

– Mais l'identité du coupable crève les yeux.

Allons, Théo, aie donc en te forçant un peu, un rayon d'intelligence.

– Quoi ?

– Relève donc les faits saillants de la cause.

Théo le fit.

Il parla de Celesto.

De sa femme Georgette.

De leur travail de chantage.

Contre Nana.

Contre la vieille loque d'Imelda.

Contre Mimi Doré.

Puis il parla de l'étranglement d'Amoro.

De l'enquête.

Des forts utiles indiscretions du Domino.

Des photos.

Des bons de la victoire.

Du piège tendu à Georgette.

Le Domino bâilla bruyamment.

Fâché, Belœil lui dit :

– Je ne sais ce qui me retient de t'étriper !

Le Noir lui prit la main.

Dans une vicieuse prise de jiu-jitsu il fit passer le gros Théo par-dessus ses épaules, le cueillit au vol et le déposa gentiment dans un fauteuil libre.

Benoît éclata de rire :

– Dois-je, demanda-t-il, mentionner ce fait d’armes dans la prochaine édition de mon journal ?

Belœil éclata :

– NON !

Le vengeur dit :

– Théo, tu as commencé ton relevé du drame bien après le début...

– Hein ?

– Oui.

Le Domino expliqua :

– Le drame a commencé l’après-midi du jour où Ida Martin, la jolie jeune fille, et son oncle, Alfred Théberge, le frère de Nana, se firent enlever par un géant aux formes formidables.

Belœil dit alors :

– C’est cet anonyme géant qui est le coupable ?

– Mais non. Le gas à la stature incroyable est venu dans le drame dans le but habile de détourner nos soupçons sur lui.

Le vengeur remarqua :

– Et puis, il ne faut pas s'en faire. Il n'y a pas eu de meurtre en cette affaire.

De nouveau Théo explosa :

– HEIN !!! Vas-tu prétendre que Celesto s'est étranglé lui-même et que nous sommes en présence d'un suicide ?

– Non.

– Quoi alors ?

– Ce n'est ni un meurtre, ni un suicide ; c'est un homicide justifiable.

– Justifiable ???

– Mais oui, puisqu'il y avait provocation. D'ailleurs...

– D'ailleurs ?

– D'ailleurs moi, si j'avais tué Celesto je n'aurais pas eu plus de remords que si toi, Belœil, tu avais tué une douzaine de coquerelles du vieux palais de justice.

Théo implora :

– Le nom du criminel ?

– D’abord, laisse-moi te dire que je ne considère pas le tueur comme un criminel mais comme un B. DE L’H...

– B. DE H ?

– Oui, bienfaiteur de l’humanité.

– Mais, sapristi, son nom, son nom ?

De nouveau le Domino fit enrager Belœil par un énorme bâillement.

Puis il dit :

– Le chef de police Bastien ne saurait tarder à revenir...

– Revenir ? Où donc l’as-tu envoyé ?

– À la recherche d’un yacht...

– Celui d’Édouard Ostiguy ?

– Justement.

– Dans un pareil orage ?

– Oui ; cet orage est providentiel.

– Comment ça ?

– Il y a sur le lac des 2 montagnes quelques

havres de refuge dans les tempêtes de grands vents. Bastien doit être parti dans son canot-automobile bâti pour résister victorieusement aux plus violents orages.

Benoît remarqua :

– Ce doit être un de ces canots perfectionnés pendant la dernière guerre et qui sont à l’aise même sur les grands océans...

– Oui. Or je crois qu’il ne peut tarder à venir.

– Qui ça ?

– Mais le chef de police de Laval sur le Lac.

Le Domino ne se trompait point.

Bientôt Bastien entra accompagné d’Alfred Théberge.

Regardant ce dernier, le vengeur lui dit en souriant :

– Bonjour, sympathique assassin... Mais où est votre géant ?

Théberge répondit :

– Il est retourné à Montréal où il travaille comme débardeur.

Belœil se leva et sortit ses menottes.

Le Domino lui dit d'un ton sévère :

– Sers ça, Théo, ou je te passe à travers cette fenêtr.

Il parla au frère de Nana :

– Votre plan était habile.

« Trop habile.

« Vous saviez que Nana, votre sœur, était entichée de Celesto qui lui rendait la vie misérable.

« Vous croyiez aussi que votre nièce Ida était en danger de se faire enfirouâper par le gigolo.

« Alors vous avez décidé de tuer le gas malodorant.

« Vous vous êtes arrangé avec le géant pour simuler un enlèvement.

« Laissant Ida dans le cottage d'Ostiguy, vous avez pris le yacht de ce dernier.

« Vous vous êtes mis en costume de bain ; vous avez plongé du yacht dans le lac.

« Tout mouillé vous avez étranglé Celesto, l'avez déshabillé, lui enlevant ses vêtements pour vous vêtir vous-même.

« Puis vous avez pris la route.

« Où alliez-vous ?

« Mais libérer votre nièce...

Alfred Théberge dit avec un sourire pâle :

– Mais vous étiez déjà là à mon arrivée, et j'ai déguerpi.

XIV

Le procès

Le juge monta sur le banc et regarda les 12 jurés.

– Vous êtes prêts à rendre votre verdict, messieurs ?

– Oui.

Le président du jury dit alors :

– Nous sommes unanimes à déclarer l'accusé Alfred Théberge non coupable du meurtre d'Amoro Celesto.

Le juge dit :

– Théberge, je vous libère.

Alfred ne fut pas lent à rejoindre sa sœur et à lui donner une longue et fraternelle accolade.

Tassés l'un contre l'autre, Ida et Hector

Valentin se serrèrent silencieusement la main.

Seul, ignoré, sa personnalité cachée sous un nouveau déguisement, le Domino sourit et murmura :

– Next !

Cet ouvrage est le 820^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.